

## La notion d'imaginaire et notre appréhension du monde<sup>1</sup>

### La notion d'imaginaire a une histoire

Le terme d'imaginaire nous intéresse ici, non seulement en raison des sens qu'il prend dans l'usage courant mais également de par la façon dont il est employé dans certaines disciplines.

Dans l'usage courant, le terme d'imaginaire est employé dans le sens de ce « qui n'existe que dans l'imagination, qui est sans réalité », comme le dit le dictionnaire Robert (1990). Ce sens est tantôt tiré vers une pure *invention de l'esprit* qui décrit quelque chose qui n'a pas de correspondant dans la réalité et qui donc n'est pas vrai. Dans ce cas, on lui donne comme synonymes les termes de mythe, de légende, de fiction, et bien souvent il est porteur d'un jugement négatif comme lorsque l'on dit « C'est un malade imaginaire ». Tantôt le sens de base est tiré vers une construction idéalisée, ayant parfois le sens d'*illusion*. Il n'est alors pas nécessairement négatif : on parlera « d'un monde imaginaire » qui peut être une *utopie* ou un *rêve* non réalisable.

Dans le milieu artistique et littéraire, *imaginaire* est employé pour qualifier l'activité artistique dans son fondement, sans connotation péjorative car il est admis que la fonction de l'artiste est de proposer une vision d'un monde autre, dont on accepte qu'il ne correspond pas à celui de la réalité, mais qui peut être préfigurateur, annonciateur d'un prochain monde réel ; André Breton dit que « L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel ». Tout artiste est un *visionnaire*.

Mais dans d'autres disciplines des sciences humaines et sociales, mise à part l'anthropologie à laquelle on empruntera une partie de la définition, l'emploi n'est pas toujours très clair. En histoire, par exemple, on entend dire parfois que cette discipline a vocation à rétablir la vérité contre l'imaginaire, les fantasmes et les stéréotypes<sup>2</sup>. Ce sens, finalement péjoratif au regard de certaines disciplines, est peut-être un reste de la pensée du 18<sup>e</sup> siècle qui distinguait une culture savante et une culture populaire fortement influencée par les histoires de diable et de sorcellerie.

Il semble donc que cette conception de l'imaginaire place cette notion dans la même situation que le stéréotype. Il faudrait rejeter l'imaginaire car il véhiculerait des idées fausses, trompeuses et parfois dangereuses. Mais ici, on peut s'en sortir par le biais de l'emploi de ce terme comme substantif, car c'est dans son emploi adjectival qu'il prend ces valeurs d'invention hors de la réalité. En revanche, dans son emploi substantif, il recouvre une notion qui s'inscrit dans une tradition philosophique et psychologique pour être finalement récupérée et conceptualisée par l'anthropologie sociale.

Pour aborder cette notion, nous dirons que l'émergence de la notion d'imaginaire se fait en trois temps. Dans la pensée classique, l'imagination était considérée comme *fantasia* ; elle était du côté de la folie (« la folle du logis ») qui s'opposait alors à la *raison*, seule capable de gérer le face à face entre l'Homme et le Monde. Pensée classique qui se poursuit jusqu'au dix-huitième siècle.

Deuxième grand moment, avec Freud et l'affirmation de l'existence d'une double conscience chez l'homme, double conscience qui se croise avec la dualité d'un « soi individuel » et d'un « soi collectif ». Dans sa seconde topique (« Ça/Moi/Surmoi »), Freud place l'Imaginaire du côté du « Surmoi », le « Ça » étant de l'ordre du Symbolique. Sur la

---

<sup>1</sup> P. Charaudeau, « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux » in H. Boyer (dir.), 2007, *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris : L'Harmattan

<sup>2</sup> Dans son émission *Concordance des temps*, sur France culture, Jean Noël Jeannenay présente son sujet : « les gares, lieux de tous les imaginaires et fantasmes »

lancée, Jung développe son idée « d'archétype » comme ensemble de thèmes récurrents construisant des imaginaires personnels reposant sur un fond commun d'inconscient collectif. Parallèlement, Bachelard (contemporain de Jung) oppose la « conceptualisation », activité rationalisante produisant la science, et la « rêverie », activité créatrice produisant une vision poétique du monde ; mais ces deux activités sont liées en ce qu'elles sont à l'origine des principes organisateurs des conduites humaines.

Le troisième grand moment est marqué par l'anthropologie qui considère les rituels sociaux, les mythes et les légendes comme des discours qui témoignent de l'organisation des sociétés humaines. C'est dans cette lignée que je me placerai pour redéfinir la notion d'imaginaire dans le cadre de l'analyse de discours.

### **Les imaginaires socio-discursifs**

L'*imaginaire* est un mode d'appréhension du monde qui naît dans la mécanique des représentations sociales qui construit de la signification sur les objets du monde, les phénomènes qui s'y produisent, les êtres humains et leurs comportements, transformant la réalité en réel signifiant. Il résulte d'un processus de symbolisation du monde d'ordre affectivo-rationnel à travers l'intersubjectivité des relations humaines, et se dépose dans la mémoire collective. Ainsi, l'imaginaire a une double fonction de création de valeurs et de justification de l'action. Par exemple, l'imaginaire de la Modernité crée tantôt des valeurs négatives, lorsque, opposé à celui de la Tradition, il stigmatise la perte du poids de l'histoire, de l'héritage du passé et des bienfaits de la filiation, tantôt des valeurs positives, lorsque, liée au Progrès, il se définit comme un défi permanent aux lois de la nature et un accroissement du bien-être social à travers les avancées technologiques.

Cet imaginaire peut être qualifié de social dans la mesure où cette activité de symbolisation représentationnelle du monde se fait dans un domaine de pratique sociale (artistique, politique, juridique, religieux, éducatif, etc.) déterminé, afin, comme le propose le philosophe Castoriadis, de rendre cohérent le rapport entre l'ordre social et les conduites, et de cimenter le lien social à l'aide des appareils de régulation que sont les institutions.

Mais il faut ajouter que l'imaginaire social est à dimension variable, du fait de la plus ou moins grande extension du groupe, du jeu de comparaison possible entre groupes, et de la mémoire collective du groupe qui se construit à travers l'histoire. Ainsi peut-on parler d'un imaginaire personnel, comme dans le cas de la perception de la mort ; celle-ci sera jugée et ressentie différemment selon qu'elle s'inscrit dans l'histoire intime de l'individu (la mort d'un parent ou d'un proche), qu'elle touche un sentiment d'appartenance communautaire (mort d'Israéliens pour des Israéliens, mort de Palestiniens pour des Palestiniens) ou une valeur considérée comme une évidence morale universellement partagée (la mort d'innocents, particulièrement s'il s'agit d'enfants).

Mais il y a aussi des imaginaires plus proprement collectifs qui varient selon la nature du groupe. Par exemple, chacune des questions qui ont été discutées au parlement français, dans le cadre de la loi dite Taubira tendant à faire reconnaître l'esclavagisme crime contre l'humanité, et l'amendement (ensuite retiré par Jacques Chirac) tendant à faire reconnaître les aspects positifs de la colonisation française, participent d'imaginaires différents. La première se réclame d'un imaginaire de « souveraineté populaire » qui affirme l'égalité des citoyens devant la loi et donc condamne toute discrimination d'une partie de la citoyenneté. Le second se réclame d'un imaginaire « d'excellence de la culture » qui justifierait toute action éducative auprès d'un peuple jugé étranger aux valeurs qu'on veut lui inculquer. Et remarquons que l'un comme l'autre de ces imaginaires se soutient d'une croyance en sa valeur universelle. C'est ce qui explique l'émergence de conflits, comme celui qui éclata à la suite de la publication de caricatures mettant en scène le prophète Mahomet, déclenchant une polémique qui mettait en évidence un antagonisme entre Orient et Occident quant à ce que peut être l'imaginaire du « sacré » dans l'une et l'autre culture.

Enfin, l'imaginaire tel qu'il est compris en analyse du discours peut être qualifié de *socio-discursif* dans la mesure où on fait l'hypothèse que le symptôme d'un imaginaire est la

parole. En effet, celui-ci résulte de l'activité de représentation qui construit des univers de pensée, lieux d'institution de vérités, et cette construction se fait par le biais de la sédimentation de discours narratifs et argumentatifs proposant une description et une explication des phénomènes du monde et des comportements humains. Il se construit ainsi des systèmes de pensée cohérents à partir de types de savoir qui sont investis, tantôt, de *pathos* (le savoir comme affect), d'*ethos* (le savoir comme image de soi), de *logos* (le savoir comme argument rationnel). Ainsi, les imaginaires sont engendrés par les discours qui circulent dans les groupes sociaux, s'organisant en systèmes de pensée cohérents créateurs de valeurs, jouant le rôle de justification de l'action sociale et se déposant dans la mémoire collective.

Ces discours créateurs d'imaginaires se produisent dans un domaine de pratique sociale déterminé qui joue un rôle de filtre axiologique. Cela permet de comprendre qu'un même imaginaire puisse recevoir une valeur positive ou négative selon le domaine de pratique dans lequel il s'inscrit. Ainsi, l'imaginaire de Tradition sera marqué de façon positive dans le domaine de la pratique religieuse et parfois dans celui de la politique, alors qu'il sera marqué négativement dans les domaines économique ou technologique. Évidemment, il s'agit ici de la valeur intrinsèque accordée à l'imaginaire et non point de la façon dont il est utilisé. L'imaginaire du « droit à la liberté » a pu justifier des engagements dans la résistance durant la deuxième guerre mondiale, mais c'est l'imaginaire de « pureté du peuple » qui a été source dans l'histoire d'exactions, de massacres et de génocides.

Illustrons cela par deux exemples. Les *oiseaux*, d'abord, qui sont perçus à travers divers imaginaires dont les symptômes sont les discours produits à leur égard soit pour les décrire, soit pour les qualifier, soit encore en imaginant leurs intentions : imaginaire de « mort ou de menace » lorsqu'ils sont noirs<sup>3</sup> (corbeaux) ou lorsqu'ils se précipitent sur de la chaire fraîche (les charognards) ; imaginaire « d'amour » (les cailles) ou de « fidélité » (les inséparables) mais aussi de « luxure » ou de « perversité » (les perdrix), lorsqu'ils ne se laissent pas attraper et jouent à tromper celui qui veut les attraper<sup>4</sup> ; imaginaire de « vigilance » et « d'intelligence » comme les oies du Capitole qui évitèrent le massacre de la population de Rome, mais sans oublier que les oies appartiennent également à l'imaginaire de la « bêtise » ou de la « naïveté » (bête comme une oie ; une oie blanche).

Autre exemple : le *corps*. Le médecin, en l'examinant, le tâtant, le palpant, produit un discours qui en fait un lieu d'apparition de symptômes : c'est l'imaginaire médical de la « trace » ou de « l'indicialité » comme recherche d'une signification cachée sous la manifestation d'un signe. Mais le biologiste considère le corps à travers un imaginaire « tissulaire » et « cellulaire », et le psychanalyste le considère comme lieu de « somatisation ».

---

<sup>3</sup> Dans les cultures où le noir renvoie lui-même à l'imaginaire de mort.

<sup>4</sup> Voir les contes et les fables.